

**MERCREDI 11 NOVEMBRE 2015**

**COMMEMORATION DE L'ARMISTICE**

**ALLOCUTION**

**DE MONSIEUR LE DEPUTE- MAIRE**

Madame et Messieurs les présidents et représentants des sociétés patriotiques,  
Chers amis anciens combattants et porte-drapeaux,  
Mesdames et Messieurs,  
Chers enfants du Conseil municipal,

En 1915, c'était il y a 100 ans, la première guerre mondiale développait son intensité meurtrière. Cette année-là, nos ancêtres comprirent, par une froide évidence, que cette guerre qu'ils avaient espéré éphémère – quelques mois, tout au plus – allait s'éterniser, s'embourber, s'enliser.

1915, c'est l'année des tranchées. La guerre de mouvement n'a permis à aucun des belligérants de prendre l'avantage en 1914, et beaucoup d'hommes ont déjà été sacrifiés en vain. Aussi en 1915, on campe sur ses positions, on creuse, on s'enterre : des boyaux surmontés de sacs de sable et de barbelés, serpentent sur des kilomètres, et des soldats s'y entassent dans la peur, l'ennui, la boue, le froid, la maladie comme le typhus ou la dysenterie, au milieu des rats, la tête pleine de poux, les habits infestés de vermine.

1915, c'est l'année de l'apparition de la grenade, du lance-flammes, des mines posées près des tranchées ennemies. 1915, c'est encore l'utilisation pour la première fois d'une arme chimique d'abord utilisé par les allemands : le gaz chloré, qui brûle les yeux, le nez, la gorge, les poumons et provoque la mort par asphyxie. Une nouvelle pièce s'ajoute alors à l'équipement du soldat : le masque à gaz !

A l'horreur de la vie dans la tranchée succède le drame de la sortie de la tranchée, c'est-à-dire l'assaut. La catastrophe stratégique se répète avec le même entêtement infernal : des tirs préparatoires d'artillerie ratés, inefficaces, des mitrailleuses ennemies intactes qui attendent patiemment le flot de soldats qui foncent vers elles sans protection et tombent inmanquablement, les uns après les autres, **la tête plongeant dans la boue, le coeur plein d'amour pour des proches, une famille trop lointaine, et dont l'espoir de les revoir un jour s'éteint en même temps que le coeur qui cesse de battre !** Le no man's land entre deux tranchées ennemies devient terre rougie du sang des vies fauchées de tant de jeunes soldats.

1915, pour 370 000 Français, c'est ainsi la mort sans sépulture, des hommes qui agonisent sur des sols détrempés de pluie, des corps enterrés vivants ou pulvérisés par des éclats d'obus. Ce sont aussi des blessés, souvent graves, privés, s'ils s'en sortent, d'un bras, d'une jambe ou même de leur visage pour le reste de leur vie.

Tout ça pour une poignée de kilomètres gagnés à chaque fois : à peine quatre lors de la bataille d'Artois, cinq lors de la bataille de Champagne. Et des morts, des milliers, des centaines de milliers !

« La guerre contre la barbarie n'avait plus de sens à partir du moment où l'on avait compris que la guerre *était* la barbarie » écrivit Jean-Yves Le Naour dans son ouvrage intitulé *1915, l'enlèvement*.

En 1915, notre région est en première ligne. Lille est tombée sous l'occupation allemande le 12 octobre 1914. Trois mois de combats acharnés ensanglantent ensuite notre région ; mi-décembre, une terrible bataille dans l'Artois fera 4000 morts dans les soldats britanniques et indiens, 2000 dans les rangs allemands. En janvier, les offensives reprennent : en mars, ce sera la bataille de Neuve-Chapelle, en mai, celle d'Ypres, en juin celle d'Artois, reprise en octobre. Un été 1915 qui laissera l'armée française épuisée par ses terribles pertes, tandis que les britanniques subissent une cruelle saignée de près de 30 000 morts lors de la bataille de Loos en Gohelle fin septembre.

Dans cet enfer, 237 soldats watrelosiens tomberont cette année-là.

Mais pour les civils de la zone occupée, dont les Watrelosiens, le quotidien, s'il est évidemment beaucoup moins meurtrier, ne manque pas d'être difficile. Ici, on subit des conditions de vie drastiques : interdiction de se rassembler à plus de cinq personnes, de circuler la nuit, d'acheter du charbon, de couper ou de ramasser du bois, d'envoyer des lettres. L'ennemi impose brutalement sa loi ! Watrelos compte alors 11 698 allocataires du chômage.

La farine, et donc le pain, se font rares : en janvier, beaucoup d'élèves manquent l'école pour partir à la recherche de pain. Au mois de mars, comme toutes les communes, Watrelos pourtant extrêmement pauvre, est mise en demeure de contribuer financièrement à l'effort de guerre allemand ! Comme elle ne peut y répondre, 500 Watrelosiens sont pris en otage par les Allemands : des personnes âgées, des familles pauvres, mais aussi les conseillers municipaux, leurs femmes et leurs enfants, le maire Henri Briffaut et sa femme.

L'atmosphère est en effet très tendue car Watrelos, qui affirme déjà un tempérament de résistante qui se développera encore pendant la deuxième guerre mondiale, contrarie l'occupant autant qu'elle le peut. Après avoir été libéré, le maire, Henri Briffaut, est arrêté une deuxième fois, ainsi que tous les conseillers municipaux et leur famille, le 27 mars. Tous seront finalement relâchés dans la soirée, à l'exception du maire qui reste détenu trois jours.

Les privations donnent lieu à des scènes de pillage : en juin, un camion de pommes de terre venant de Belgique est pillé par la population affamée.

En juillet, le maire est à nouveau arrêté pour avoir défendu à un ouvrier de travailler pour les Allemands. Cette fois, il n'est libéré qu'un mois plus tard.

Mesdames et Messieurs, chers enfants : il y a cent ans à Watrelos, on vivait au quotidien l'humiliation, la peur, le froid, la faim, les brimades, les punitions, les réquisitions, les interdictions, les obligations, les files d'attente pour le ravitaillement, avec toujours cette angoisse du télégramme annonçant le décès d'un mari, d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un ami, d'un voisin parti.

Et ces morts aux champs d'honneur, ces privations pour les populations civiles, cela dura. Cela dura alors plus de quatre ans. Jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918 que nous commémorons ce matin.

**Jamais notre pays, jamais l'Europe ne se remettront du cataclysme que fut cette première guerre mondiale**, première car malheureusement il y en eut une seconde ; première car malheureusement la folie des hommes, les ambitions politiques, l'appât des profits économiques, les nationalismes et les idéologies obscures feront du XXème siècle le siècle le plus meurtrier de l'histoire de l'humanité.

Une vérité criante s'impose : **la Grande Guerre a vidé l'Europe de son sang, la Grande Guerre a privé l'Europe de son rang**. Saignée démographique, paupérisation économique, affaiblissement politique, telles sont les leçons de l'histoire !

Cent ans plus tard, l'humanité les a-t-elle retenues, les a-t-elle comprises ? Rien n'est moins sûr. Les menaces ne sont plus les mêmes, les causes de conflits non plus, mais malgré les Nations-Unies, malgré l'Europe, malgré la paix retrouvée sur le continent européen, des tensions préoccupantes subsistent, des causes de conflits demeurent, et ça et là, sur la planète, le sang coule encore. Le gaz, les mines, les bombes, les viols, les massacres, les horreurs, cela existe encore !

Car des hommes, des dirigeants fous d'orgueil et d'ambitions, des peuples asservis et dominés, écrasés, des nationalismes politiques, économiques ou religieux, des soifs de pouvoir et ou de richesses, des religieux intolérants, des volontés exterminatrices, des Droits de l'Homme bafoués, des vieux conflits séculaires, cela, aussi, existe encore !

A la veille de sa mort, le 5 septembre 1914, Charles Péguy déclarait : « Je pars, soldat de la République, pour le désarmement général, pour la dernière des guerres ». D'évidence, la suite du XXème siècle lui donna, nous donna à tous un triste et sanglant démenti !

Alors qu'est-ce à dire ? Faut-il se résigner aux conflits, faut-il être fataliste face à la guerre ? Non !

Non, parce que si la paix est toujours encore une construction fragile, pierre après pierre, sachons construire les cathédrales du nouveau siècle : des démocraties apaisées, tolérantes, respectueuses des autres et du droit des autres ! **Jamais ne renonçons à être d'inlassables bâtisseurs de paix.**

Nous le devons à tous ceux qui ici, et dans tant de cimetières, sont allongés dans un silence d'éternité. Nous le devons à chacun des noms, froidement gravés dans la pierre de ce monument aux morts du cimetière du Centre, sur les pierres tombales des morts des autres conflits, au Centre comme au Crétinier. Ils se sont battus, ils sont morts, pour que nous ayons la paix ! **Nous sommes les héritiers de leur sacrifice.**

Et pour ne pas dilapider cet héritage, nous devons être les gardiens vigilants de la paix. De la paix à l'intérieur même de notre territoire. Mais pour cela il faut savoir refuser, dénoncer, annihiler tout ce qui peut mettre en péril cette paix !

« A chaque fois que le nationalisme resurgit, à chaque fois que les idéologies de haine refont surface, à chaque fois que les séparatismes s'exacerbent, alors nous devons nous

souvenir de l'engrenage infernal de l'été 1914, et où il a conduit l'Humanité », disait le Président de la République il a tout juste un an.

« Arrière les fusils, les mitrailleuses, les canons ! Place à la conciliation, à l'arbitrage, à la paix ! », clamait au lendemain de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, le ministre français des Affaires Etrangères, Aristide Briand.

« **Arrière les nationalismes, les idéologies de haine, les intolérances et les replis sur soi** », ai-je moi envie de clamer en ce 11 novembre 2015. Ils ont fait trop de mal à l'Humanité ! Il ne faut pas, il ne faut plus que l'Histoire se répète.

C'est cela aussi, c'est aujourd'hui l'urgence du devoir de mémoire !

Vive la France, Vive Wattlelos, Vive la République ! Et que vive la paix !